

Laforgue

Littérature et philosophie mêlées

Lettre de Laforgue à Gustave Kahn : « *J'ai sacrifié un gros volume de vers philo d'autrefois parce qu'ils étaient mauvais manifestement, mais enfin, ce fut une étape, et je tiens à dire qu'avant d'être dilettante et pierrot, j'ai séjourné dans le Cosmique.* » (p.10). L'angoisse métaphysique l'obsède depuis l'épique où, peu après la mort de sa mère, il a complètement perdu la foi.

Désir de savoir et inquiétude métaphysique directement hérités des premiers romantiques : Lamartine, Vigny, Hugo. Programme un peu plus large que celui annoncé :

- Comment Laforgue s'inscrit dans la tradition romantique
- Comment il se situe par rapport à ses plus proches contemporains : Corbière, et surtout Baudelaire et Rimbaud

Des *Méditations* aux *Illuminations*, en passant par les *Contemplations*, je vous propose une petite histoire de la contemplation au XIXe.

Lamartine, *Les Méditations* (1820)

Tout le monde connaît, au moins de réputation le poète le plus célèbre qui ait vu le jour en Bourgogne, Lamartine. Celui-ci publie au début du XIXe siècle, un recueil qui rencontre un succès fulgurant et inaugure le mouvement romantique : *Les Méditations*.

Le titre a une résonance philosophique et spirituelle. Paul Bénichou a montré qu'au XIXe siècle un sacerdoce laïc voit le jour, celui des écrivains et des poètes qui dans l'époque de troubles et d'athéisme grandissant qui a fait suite à la Révolution française, prennent le relais des prêtres d'autrefois. P. Bénichou, commentant les résonances nouvelles apportées au terme de « méditation » par le recueil de Lamartine, écrit : « Ce mot-même dit la nature de la nouveauté : le poète désormais pense ; il est l'héritier du philosophe et l'émule du théologien, même en parlant de ses amours. » Risque : celui du catéchisme.

Les Méditations : un catéchisme ?

Le quêteur de vérité est un personnage récurrent dans la poésie du XIXe siècle. On le retrouve chez Hugo, chez Vigny : « Il veut sonder le monde, et son œil est débile » (i.e. faible). La finitude est la condition de l'homme :

*Ne porte pas plus loin tes yeux ni ta raison :
Hors de là tout nous fuit, tout s'éteint, tout s'efface ;
Dans ce cercle borné Dieu t'a marqué ta place.
Comment ? pourquoi ? qui sait ? De ses puissantes mains
Il a laissé tomber le monde et les humains,
Comme il a dans nos champs répandu la poussière,
Ou semé dans les airs la nuit et la lumière ;
Il le sait, il suffit : l'univers est à lui,
Et nous n'avons à nous que le jour d'aujourd'hui ! (II, « L'homme »)*

L'intelligence est le propre de Dieu, et lorsque l'homme la revendique comme son apanage, ce n'est jamais qu'un signe d'arrogance contre laquelle s'insurge le poète chrétien. Le poète lui, au contraire, est celui qui fait aveu d'ignorance, et n'aspire à aucun magistère :

*Comme toi, ma raison en ténèbres abonde,
Et ce n'est pas à moi de t'expliquer le monde.
Que celui qui t'a fait t'explique l'univers !
Plus je sonde l'abîme, hélas ! plus je m'y perds.
(« L'homme »)*

Cependant, si Lamartine est si virulent à l'encontre des téméraires scrutateurs de l'infini, c'est qu'il s'est lui-même fourvoyé dans la quête d'une science outreucidante :

*J'ai cherché vainement le mot de l'univers.
J'ai demandé sa cause à toute la nature,
J'ai demandé sa fin à toute créature ;
Dans l'abîme sans fond mon regard a plongé ;
De l'atome au soleil, j'ai tout interrogé ;
J'ai devancé les temps, j'ai remonté les âges.
Tantôt passant les mers pour écouter les sages,
Mais le monde à l'orgueil est un livre fermé !
Tantôt, pour deviner le monde inanimé,
Fuyant avec mon âme au sein de la nature,
J'ai cru trouver un sens à cette langue obscure.
(« L'homme »)*

C'est ici qu'il faut écouter, plus que les paroles, la musique de cette voix qui essaie justement de chanter, au-delà et en dépit de toute philosophie. Or, quelque chose vibre sous les mots dans les *Méditations*, quelque chose qui ressemble à la foi, dont la vibration tire le poème du didactisme où il aurait pu s'enliser. Cette vibration, avant d'être sonore, est une vibration lumineuse : le premier travail en quoi consiste la méditation lamartinienne est un travail de lumière. Paradoxalement, c'est la nuit, à la clarté des étoiles, qui paraît être le moment privilégié pour interroger les cieux, les astres servant d'intercesseurs dans la prière inquiète du poète :

*Doux reflet d'un globe de flamme,
Charmant rayon, que me veux-tu ?
Viens-tu dans mon sein abattu
Porter la lumière à mon âme ?*

*Descends-tu pour me révéler
Des mondes le divin mystère ?
Ces secrets cachés dans la sphère
Où le jour va te rappeler ?*

*Une secrète intelligence
T'adresse-t-elle aux malheureux ?
Viens-tu la nuit briller sur eux
Comme un rayon de l'espérance ?*

*Viens-tu dévoiler l'avenir
Au cœur fatigué qui t'implore ?
Rayon divin, es-tu l'aurore
Du jour qui ne doit pas finir ?*

*Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus :
Douce lumière, es-tu leur âme ? (« Le soir »)*

Long cheminement du poète des *Méditations* aux *Harmonies* : d'un recueil à l'autre s'est opérée une décantation qui permet à la soif de Dieu de se donner plus libre cours : « Voilà, voilà mon mal ! c'est ta soif qui me tue ! [...] Je meurs de ne pouvoir nommer ce que j'adore. » (Novissima verba, in *Harmonies...*) souffrance exprimée ici, est essentiellement une souffrance de poète : l'impuissance à nommer l'ineffable qui est la source de toute poésie et qui donne à la poésie lamartinienne ses plus vifs accents.

Vigny, *Poèmes antiques et modernes* (1826)

Le sacerdoce poétique de V.

Si V. proclame que la solitude est sainte, s'il sépare résolument le spirituel et le politq, s'il exclut tt engag ss la monarchie de Juillet, en revanche, il croit, co Hugo et Lamartine, à la mission du poète, « médiateur entre le Réel et l'Idéal, et par là guide d'une humanité en progrès. » (Bénichou, *Les Mages romantiques*). Ts les txts métaphorisent à leur manière cette trag universelle du penseur que V. a vécue co un drame perso. En 1822, V. affirme le caractère intime de ses poèmes : Moïse ou le Masque de fer, héros métaphysiques, st en même tps des symboles de l'infortune perso du poète. « Moïse » parle ainsi à Dieu « face à face » :

Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ? (« Moïse »)

J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire. (« Moïse »)

+ refrain :

*Ô Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.* (« Moïse »)

Sagesse dt le poète est investi : une responsabilité lourde à porter, une souffrance :

*Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances ?* (« Moïse »)

Hélas ! je sais aussi tous les secrets des cieux (« Moïse »)

*Oh ! pourquoi de mes yeux a-t-on levé les voiles ?
Comment ai-je connu le secret des étoiles ?* (« Le déluge »)

Le poète ne doit donc pas se plaindre d'être incompris, ni chercher à attirer les lecteurs, mais accepter une fois pr toutes que cette incompréhension constitue une vraie dignité. Cf. « Le mont des oliviers », où le Christ est une figure du poète :

*C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve
Quand meurt celui qui dit une parole neuve.* (« Le mont des oliviers »)

Hugo, *Les Contemplations* (Livre I^{er}, Aurore, XXVII) (1856)

Etymologie du mot « contemplation » : le mot renvoie au *templum* latin, espace carré que les augures délimitaient dans le ciel et sur terre pour y observer les signes susceptibles de constituer des présages. : l'univers hugolien est un « temple ».

En ex : deux textes de 2 registres très différents, l'un familier, l'autre quasiment épique, et en tout cas visionnaire. Culture participative.

Oui, je suis le rêveur ; je suis le camarade
Des petites fleurs d'or du mur qui se dégrade,
Et l'interlocuteur des arbres et du vent.
Tout cela me connaît, voyez-vous. J'ai souvent,
En mai, quand de parfums les branches sont gonflées,
Des conversations avec les giroflées ;
Je reçois des conseils du lierre et du bleuet.

L'être mystérieux que vous croyez muet,
Sur moi se penche, et vient avec ma plume écrire.
J'entends ce qu'entendit Rabelais ; je vois rire
Et pleurer ; et j'entends ce qu'Orphée entendit.
Ne vous étonnez pas de tout ce que me dit
La nature aux soupirs ineffables. Je cause
Avec toutes les voix de la métempsycose.
Avant de commencer le grand concert sacré,
Le moineau, le buisson, l'eau vive dans le pré,
La forêt, basse énorme, et l'aile et la corolle,
Tous ces doux instruments m'adressent la parole.
Je suis l'habitué de l'orchestre divin.
Si je n'étais songeur, j'aurais été sylvain.
J'ai fini, grâce au calme en qui je me recueille,
À force de parler doucement à la feuille,
À la goutte de pluie, à la plume, au rayon,
Par descendre à ce point dans la création,
Cet abîme où frissonne un tremblement farouche,
Que je ne fais plus même envoler une mouche !
Le brin d'herbe, vibrant d'un éternel émoi,
S'apprivoise et devient familier avec moi,
Et, sans s'apercevoir que je suis là, les roses
Font avec les bourdons toutes sortes de choses ;

Quelquefois, à travers les doux rameaux bénis,
J'avance largement ma face sur les nids,
Et le petit oiseau, mère inquiète et sainte,
N'a pas plus peur de moi que nous n'aurions de crainte,
Nous, si l'œil du bon Dieu regardait dans nos trous ;
Le lys prude me voit approcher sans courroux
Quand il s'ouvre aux baisers du jour ; la violette
La plus pudique fait devant moi sa toilette ;
Je suis pour ces beautés l'ami discret et sûr ;
Et le frais papillon, libertin de l'azur,
Qui chiffonne gaîment une fleur demi-nue,
Si je viens à passer dans l'ombre, continue,
Et, si la fleur se veut cacher dans le gazon,
Il lui dit : Es-tu bête ! Il est de la maison.

Les Roches, août 1835.

Hugo, William Shakespeare (1864)

Tout homme a en lui son Pathmos. Il est libre d'aller ou de ne point aller sur cet effrayant promontoire de la pensée d'où l'on aperçoit les ténèbres. S'il n'y va point, il reste dans la vie ordinaire, dans la conscience ordinaire, dans la vertu ordinaire, dans la foi ordinaire, ou dans le doute ordinaire ; et c'est bien. Pour le repos intérieur, c'est évidemment mieux. S'il va sur cette cime, il est pris. Les profondes vagues du prodige lui ont apparu. Nul ne voit impunément cet océan-là. Désormais il sera le penseur dilaté, agrandi, mais flottant ; c'est-à-dire le songeur. Il touchera par un point au poète, et par l'autre au prophète. Une

certaine quantité de lui appartient maintenant à l'ombre. L'illimité entre dans sa vie, dans sa conscience, dans sa vertu, dans sa philosophie. Il devient extraordinaire aux autres hommes, ayant une mesure différente de la leur. Il a des devoirs qu'ils n'ont pas. Il vit dans de la prière diffuse, se rattachant, chose étrange, à une certitude indéterminée qu'il appelle Dieu. Il distingue dans ce crépuscule assez de la vie antérieure et assez de la vie ultérieure pour saisir des deux bouts ce fil sombre et y renouer son âme. Qui a bu boira, qui a songé, songera. Il s'obstine à cet abîme attirant, à ce sondage de l'inexploré, à ce désintéressement de la terre et de la vie, à cette entrée dans le défendu, à cet effort pour tâter l'impalpable, à ce regard sur l'invisible, il y vient, il y retourne, il s'y accoude, il s'y penche, il y fait un pas, puis deux, et c'est ainsi qu'on pénètre dans l'impénétrable, et c'est ainsi qu'on s'en va dans les élargissements sans bords de la méditation infinie. (William Shakespeare, I, V, 1)

Baudelaire, *Petits Poèmes en prose* (1869)

J'aime passionnément le mystère, confesse celui qui dit JE dans « Mademoiselle Bistouri » (XLVII), parce que j'ai toujours l'espoir de le débrouiller. Je me laissai donc entraîner par cette compagne, ou plutôt par cette énigme inespérée. (XLVII Mademoiselle Bistouri)

Baudelaire fait ici un aveu fondamental : « j'aime passionnément le mystère », mais il en biaise la solennité, en proposant une version burlesque de la *Divine Comédie* de Dante, dans laquelle le poète visionnaire se laisse guider dans l'au-delà, l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis, par sa bien-aimée, Béatrice, qui le chaperonne et l'accompagne. « Mademoiselle Bistouri », héroïne éponyme de ce PPP, n'est qu'un avatar dégradé de Béatrice. De même l'association du terme familier et trivialement concret de « débrouiller » avec le mot « mystère » est éloquente. Le poète, privé désormais d'auréole, n'est plus un mage, mais quasiment un détective privé qui essaie de « débrouiller » les énigmes du sordide qui accompagne parfois la maladie mentale, comme c'est le cas dans ce PPP.

Il y a une sorte de plaisir mystérieux et aristocratique pour celui qui n'a plus ni curiosité ni ambition, à contempler. (« Le Port »).

Dans ce texte qui est une variation en prose sur le motif de « L'Invitation au voyage », c'est la posture philosophique ou plutôt anti-philosophique du dandy qui est mise en valeur. Deux mots appartenant au champ sémantique de la connaissance apparaissent : « mystérieux » et « curiosité ».

Le Dandy se place sur la ligne de démarcation au-delà de laquelle toute prétention à la connaissance est frappée d'inanité. En tout cas, désormais la grandeur de la démarche philosophique est hors de portée : ce que signale la négation devant le terme d'« ambition ». L'association de ce mot avec celui de « curiosité » manifeste clairement que c'est la possibilité même d'une quête de savoir qui est devenue hors d'atteinte.

Il reste alors pour le Dandy le charme et la volupté du mystère dont il se refuse à violer le secret. Au contraire, c'est la préservation de ce secret dans la contemplation qui est source de jouissance. Le quêteur de vérité hugolien tel qu'il apparaît dans la *Fin de Satan* a cédé la place au rêveur pour qui le beau l'emporte. Le Beau apparaît donc comme étant la réponse appropriée face au mystère quand le Vrai se présente non seulement comme inatteignable, mais inviolable.

Il est significatif enfin que cette invitation au voyage reste en quelque sorte amarrée au port. Il n'est plus besoin de partir pour explorer l'infini. Le poète dans la forme de sagesse qui est la sienne peut faire comme le sage stoïcien : rester sur la rive, à l'abri du port, dans l'ataraxie de celui qui n'a plus besoin de s'agiter comme les vagues de la mer – y compris de s'agiter pour comprendre ce qui est inépuisable et doit être contemplé comme tel.

Corbière, *Les Amours jaunes* (1873)

Distance par rapport à tte forme de quête métaphysique. Cf « Décourageux » :

*Ce fut un vrai poète : Il n'avait pas de chant.
Mort, il aimait le jour et dédaigna de geindre.
Peintre : il aimait son art – Il oublia de peindre...
Il voyait trop – Et voir est un aveuglement.*

*Songe-creux : bien profond il resta dans son rêve
Sans lui donner la forme en baudruche qui crève,
Sans ouvrir le bonhomme, et se chercher dedans.*

[...]

*Chercheur infatigable : Ici-bas où l'on rame,
Il regardait ramer, du haut de sa grande âme,
Fatigué de pitié pour ceux qui ramaient bien... (Corbière, *Les Amours jaunes*, « Décourageux »)*

Véritable caricature de la posture hugolienne. Un parcours qui ressemble à celui de Laforgue dans la distance prise à l'égard du sérieux philosophique et des illusions, du pathos artificiel, qui peuvent accompagner tte ambition poétique un peu démesurée.

Laforgue, des « poèmes philo » aux *Complaintes* (1885)

Laforgue publie ses *Complaintes* en 1885, année où meurt Victor Hugo. Il a 25 ans. I utilise le néologisme de « rêvoir » qu'il emprunte peut-être à Hugo¹.

*Dans ce siècle d'ennui, de fièvre inassouvie,
Où l'homme exaspéré de désirs inconnus
Plus follement se rue au festin de la vie
Et veut jouir, et veut savoir et ne croit plus,*

*Et sanglote, le front sur les dalles des temples !
Toi, Sphinx de granit, rien ne remue en tes flancs,
Et muet, éternel, sans pitié, tu contemples
Le même horizon bleu qu'il y a vingt mille ans ! (Premiers poèmes p. 197)*

[L'homme]

*Pourtant il va toujours, frêle Œdipe des choses,
Fou d'angoisse devant l'inconnu de son sort (Premiers poèmes p. 217)*

*Il ne sonde partout, ignorant de sa route
Que les steppes d'azur d'un silence infini (Premiers poèmes p. 218) => Echo de Vigny*

Questionnement métaphysique présent dans toute l'œuvre de Laforgue :

*Car j'ignore tout, moi ! Mon heure est là peut-être :
Je ne sais pas ! J'étais dans la nuit, puis je nais.
Pourquoi ? D'où l'univers ? Où va-t-il ? Car le prêtre
N'est qu'un homme. On ne sait rien ! Montre-toi, parais,
Dieu, témoin éternel ! Parle, pourquoi la vie ?
Tout se tait ! Oh ! l'espace est sans cœur ! Un moment !
Astres ! Je ne veux pas mourir ! J'ai du génie !
Ah ! redevenir rien irrévocablement ! (Premiers poèmes, « Eclair de gouffre », p. 247)*

¹ Le néologisme est de Laforgue, dans le texte liminaire de ses *Complaintes* parues en 1885 : « Préludes autobiographiques ». Hugo lui-même emploie ce terme dans les *Misérables* pour désigner la chambre de M. Madeleine, I, V, 3, p. 132.

Héritage romantique : Statut noble de la poésie, vocation élevée à penser, à philosopher. Echech de la philosophie, de l'entreprise des quêteurs de vérité (cf. FS, Hugo). Drame de tout le siècle : perte de la foi.

*J'ai appris, et tout comme autant de riches langues
Les philosophies et les successives croix ;
Mais pour mener ma vie au Saint-Graal sans gangue,
Nulle n'a su le mot, le Sésame-ouvre-toi,
Clef de l'endroit.*

*Oui, dilapidé ma jeunesse et des bougies
A regalaniser le fond si enfantin
De nos plus immémoriales liturgies,
Et perdu à ce jeu de purs et sûrs instincts,
Tout mon latin. (Fleurs de bonne volonté, XXV « Impossibilité de l'infini en hosties », p. 121)*

L'élégie gouailleuse
La faim d'Infini justifie les moyens. (L'Imitation de Notre-Dame la Lune, « La lune est stérile », p. 55)
Dérision // métaphysique. Frôle svt le blasphème (réécriture du Notre Père, p. 41). Ecriture provocante, insolente. Irrévérence :

*Hé ! Notre-Dame des gens soûls,
Des filous et des loups-garous ! (Les Complaintes, « Complainte de cette bonne lune », p. 52)*

Dérision :
*Puis, fou devant ce ciel qui toujours nous bouda,
Je rêvais de prêcher la fin, nom d'un Bouddha ! (« Complainte de cette bonne lune », p. 38)*

*Quand on a du dieu sous la peau,
On cuve ça sans dire mot. (« Complainte sur certains temps déplacé », p. 114)*

Vanité du savoir humain (réfces à l'Ecclésiaste à +srs reprises dans les 1^{ers} poèmes)
*La science, outre qu'elle ne peut rien savoir,
Trouve, tels les ballons, l'Irrespirable Noir. (« Complainte du sage de Paris », p. 142)*

Travestis burlesque de la démarche philosophique // rosse qui marche :

*Vers quel but ? Sous quel maître ? elle ne le sait trop,
Car le fouet du désir ne veut pas qu'elle y rêve !*

*Trimer pour l'Inconnu (l'incertain !) est son lot,
Un jour, plus bonne à rien, il faudra qu'elle crève
Sans avoir vu son Dieu, sans emporter le Mot. (Premiers poèmes, « Hue, Carcan », p. 292)*

Abandon de la philosophie au profit de l'artisanat poétique. On passe du registre du dire à celui du faire, + humble :

*[...] Des casiers de bureau, le Beau, le Vrai, le Bien ;
Rime et sois grand, la Loi reconnaîtra les siens. (« Complainte du sage de Paris », p. 142)*

Autre réponse : celle du gentleman, du dandy :
*[...] Mais sans rite emprunté, car c'est bien malséant,
Sirote chaque jour ta tasse de néant. (« Complainte du sage de Paris », p. 144)*

Autre réponse encore : se créer un monde d'habitudes, co Verlaine. Cf. Buisine, *Verlaine, Histoire d'un corps*, Taillandier,

Moi je veux vivre monotone. (« Complainte d'un certain dimanche » p. 59) [refrain]

Mélancolie se présente chez Laforgue comme une souffrance du vide : il y a un trou dans le réel. Il y a un trou en moi. Je ne suis jamais à l'abri d'y basculer. Insécurité radicale.